



HAL
open science

Narbonne (Aude). Le cimetière paléochrétien de Saint-Paul. État de la question

Olivier Ginouvez, Jérôme Hernandez

► To cite this version:

Olivier Ginouvez, Jérôme Hernandez. Narbonne (Aude). Le cimetière paléochrétien de Saint-Paul. État de la question. *Archéologie du Midi Médiéval*, 2017, 35, pp.276 - 290. 10.3406/amime.2017.2159 . hal-03738354

HAL Id: hal-03738354

<https://hal.science/hal-03738354>

Submitted on 26 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Narbonne (Aude). Le cimetière paléochrétien de Saint-Paul. État de la question

Olivier Ginouvez, Jérôme Hernandez

Citer ce document / Cite this document :

Ginouvez Olivier, Hernandez Jérôme. Narbonne (Aude). Le cimetière paléochrétien de Saint-Paul. État de la question. In: Archéologie du Midi médiéval. Tome 35, 2017. pp. 276-290;

doi : <https://doi.org/10.3406/amime.2017.2159>

https://www.persee.fr/doc/amime_0758-7708_2017_num_35_1_2159

Fichier pdf généré le 27/06/2022

NARBONNE (AUDE)

LE CIMETIÈRE PALÉOCHRÉTIEN DE SAINT-PAUL. ETAT DE LA QUESTION.

Olivier GINOUEZ*
et Jérôme HERNANDEZ*

Narbonne est une ville double dont les deux composantes s'affrontent sur les rives d'un canal substitué à un ancien bras de l'Aude ; l'artificialisation du cours d'eau est la conséquence d'un colmatage naturel survenu à la suite d'inondations dévastatrices datées de la fin du Moyen Âge.

Le quartier rive gauche est celui de *Cité*. C'est de ce côté-ci du fleuve, légèrement surélevé, que la première colonie fondée à la fin du II^e siècle av. n. è. a trouvé sa place. C'est de ce côté-ci, encore, que l'agglomération antique s'est développée durant le Haut-Empire pour atteindre une surface voisine de 80 hectares. C'est de ce côté-ci, enfin, que les élites de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge ont assuré la continuité urbaine au plus près des sièges de la puissance publique (archevêché et palais comtal).

Le quartier rive droite est celui de Bourg. Dans l'état du dossier archéologique, son implantation est considérée comme le fruit d'un développement relativement tardif qui ne saurait précéder la fin de la période carolingienne. C'est à partir du début du XI^e siècle que se multiplient les mentions d'un *burgus trans pontem* (1). Le regroupement primitif n'est pas localisé, mais l'hypothèse d'une greffe établie aux abords immédiats de la jonction des voies Domitienne et d'Aquitaine est la plus souvent avancée (Caille 1986 notamment). Les deux itinéraires qui comptent parmi les principaux axes de circulation de la Narbonnaise se rejoignent effectivement une cinquantaine de mètres au sud du pont qui enjambe le fleuve dès le I^{er} siècle de n. è.

MISE EN CONTEXTE

Nous venons d'évoquer la présence d'un carrefour. Trois cent mètres au sud de l'intersection se dressent les hautes façades de l'église Saint-Paul. Mentionné pour la

première fois en 782 (HGL, II, preuves, col. 47-50), le lieu de culte, dont l'état actuel ne précède pas le XII^e siècle, est qualifié de monastère dans un document daté de 814 (HGL, II, Preuves, col. 94-96, n^o 31).

Ce document est intéressant à deux titres. Il nous informe sur le caractère conventuel du bâtiment, mais il nous affranchit aussi sur la présence de la tombe de saint Paul, mort au III^e siècle, et considéré comme l'évangélisateur et le premier évêque de la ville: *monasterio quod dicitur Sancti Pauli confessoris ubi ipse sanctus corpore requiescit* (HGL, op. cit. col. 94-96). La *vita sancti Pauli* (écrite durant la période carolingienne, voire au XI^e siècle d'après P.-A. Février ; Février 1989) nous précise que l'église a été construite au lieu-dit *ad albolas* (2).

Souvent confondu dans la tradition locale avec Paul-Serge, *proconsul romain de Chypre qui invita les Apôtres Paul et Barnabé chez lui et se convertit à la foi chrétienne* (livre des Actes (13, 7-12), Paul de Narbonne serait, d'après Grégoire de Tours, l'un des sept hommes envoyés en Gaule, sous le consulat de Decius et Gratus pour ranimer la foi chrétienne, quelque peu malmenée par de récentes persécutions (Gatien à Tours ; Trophime à Arles ; Paul à Narbonne ; Saturnin à Toulouse ; Denis à Paris, Strémond [Austremoine] en Auvergne et Martial à Limoges ; Histoire ecclésiastique, I, 28-31) (3).

L'église Saint-Paul a été plusieurs fois remaniée, pour ne pas dire reconstruite. Il ne subsiste rien de l'édifice cité dans la seconde moitié du VIII^e siècle. Nous ne savons donc pas quel était l'âge de l'édifice à cette date. La nef actuelle date du XII^e siècle (nef centrale à *triforium* et bas-côtés). Le chevet (avec chapelles rayonnantes et déambulatoire) a été construit au début du siècle suivant.

Des observations anciennes, réalisées à l'intérieur du lieu de culte ainsi qu'à ses abords immédiats, attestent d'une fréquentation funéraire relativement précoce. En 1842, des tombes à incinération sont mises au jour lors de travaux dans les murs du vieil Hôtel-Dieu (aujourd'hui le Centre Hospitalier Général de Narbonne dont les bâtiments confrontent l'église Saint-Paul au sud) (4). En 1929, ce sont des *restes de cendres et de vases* qui apparaissent au fond d'une tranchée creusée au pied du mur gouttereau nord de la grande nef romane (Sigal 1943, 68).

D'autres découvertes sont plus récentes. En 1996, une enquête préalable à la restructuration de l'hôpital a permis d'observer plusieurs aménagements associés à la

* INRAP Méditerranée, UMR 5140-ASM.

¹ Cette expression de *trans pontem* apparaît en 1038 dans la Vita S. Pauli (Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis, Subsidia hagiographica, 6, Bruxelles, 1898-1901).

² Il est aussi question du lieu-dit *ad albolas* dans une charte citée par Devic et Vayssettes et datée de 915 : *...transponte ubi dicunt ad albolas, ubi sanctus Paulus corpore requiescit* (HGL, tome second, livre onzième, charte L).

³ Sur le dossier hagiographique de Narbonne, voir Mercier, Jean, « La Vie de saint Paul (-Serge), Guillaume Hulard et le manuscrit 4 de la bibliothèque municipale de Narbonne ». In *Hagiographie et culte des saints en France méridionale (XIII^e-XV^e siècle)*, Toulouse, Privat, 2002, pp. 285-323 (Cahiers de Fanjeaux 37).

⁴ Selon J. Caille (Caille 1978), l'aumônerie de Saint-Paul en serait à l'origine.

première phase d'occupation du site, dont un mausolée turriforme et trois sépultures à incinération (Ginouvez *et al.* 1996-1997).

La plupart des occurrences datées du Haut-Empire sont cantonnées dans les murs, ou à la périphérie de l'église Saint-Paul (5). Si l'on s'arrête sur la carte de répartition qui illustre cette situation, il apparaît que les constructions funéraires précoces demeurent relativement éloignées de la Robine, et l'on peut dès lors s'interroger sur le sens de cette distribution. La démolition du quartier de la Charité, en 1972, n'a pas été précédée, ou accompagnée, de fouilles, et l'occupation primitive des abords du cours d'eau est un sujet qui reste à ce jour très controversé. La principale interrogation demeure de savoir si la ville antique s'est ou non développée en rive droite. Sans prendre véritablement parti, nous dirons qu'il est aujourd'hui impossible de nier la présence d'ouvrages « domestiques » au sud de la Robine. La mosaïque trouvée en 1873 place Cassagnol ne dénote pas une origine funéraire, comme l'on a pu le penser quelque temps. Quant aux « murs », « fragments de sols » et autres « *dolia* », reconnus en 1942 sous le transept de l'église Saint-Paul, et partiellement détruits lors de l'installation de la nécropole paléochrétienne, il est bien entendu qu'ils ne se rapportent sans doute pas à « un mausolée » ou à un « abri de gardien », comme cela a pu être avancé (Gayraud 1981, 304).

Une série d'indices converge, il est difficile de le nier, pour conclure, une bonne fois pour toutes, à l'existence d'un habitat rive droite. Reste donc à savoir quelle était la nature de cet habitat et quelle était son importance. Car la présence d'éléments bâtis de ce côté-ci du cours d'eau n'induit en rien l'identification d'un quartier de ville. Nous pouvons avoir simplement affaire à une, ou plusieurs implantations suburbaines, résidentielles et/ou agricoles. Les grandes nécropoles d'agglomérations ne sont pas exclusives en termes d'occupation des sols, et l'on se doit d'envisager la restitution d'une zone agricole, mitée d'établissements plus ou moins importants, que relie des itinéraires jalonnés de sépultures et de tombeaux.

On ne connaît donc pas l'origine du *burgus trans pontem* mentionné en 1035 (HGL, col. 207), et la question subsiste de savoir si le regroupement est le fruit d'une greffe antique, ou s'il n'est que la résultante d'une croissance tardive (6). Mais quelle que soit son ancienneté, l'occupation de la rive droite ne sera considérée comme une partie intégrante de la ville qu'à partir de la fin du XI^e siècle. C'est, en effet, à cette date que les textes font pour la première fois allusion à l'existence

d'une enceinte commune dont les courtines viennent envelopper les différents noyaux de peuplement agglomérés sur la terrasse méridionale (7).

LES INTERVENTIONS ARCHÉOLOGIQUES

Nous avons vu que l'église Saint-Paul avait été reconstruite à l'époque romane. Les seuls témoignages que les murs conservent de l'activité du site durant la période paléochrétienne sont des fragments de sarcophages en marbre scellés dans le pignon occidental de la nef romane.

Dans les murs de l'église médiévale

Les premières études consacrées à l'abbatiale ainsi qu'à sa périphérie ont lieu en 1941 sur l'initiative des frères Joucla (fig. 1). Dans un premier temps, les investigations portent sur deux « remises » placées au nord de la sacristie, puis sur un « passage » situé entre cette même sacristie et un immeuble appartenant à la « Société immobilière Saint-Paul » (SP1 fig. 1 ; Joucla SRA 1942). À une profondeur d'environ 2 m par rapport au sol actuel, les tranchées révèlent la présence de sarcophages en calcaire coquillier, de coffres de *tegulae* et d'amphores.

Dans la foulée, un sondage réalisé au pied extérieur du chevet gothique montre la même présence de tombes en sarcophages, en tuiles et en amphores (SP2 fig. 1 ; PV8.10.46). « Une tranchée de 2 à 5 mètres de large, ouverte à l'extérieur autour de l'abside et à gauche de celle-ci, jusqu'au sol naturel, c'est-à-dire à 3,50 m de profondeur, a permis de mettre au jour, 2,90 m au-dessous du niveau moderne, une suite de dix-huit sarcophages, la plupart au même niveau... » (Sigal 1947, 73). « Dans trois d'entre eux on a recueilli quinze monnaies de Constantin II et de Constance, c'est-à-dire marquant la période des années 337 à 360 ... Au même niveau que ces sarcophages se trouvaient deux tombes en tuiles à rebords et une amphore contenant le squelette d'un petit enfant. D'autres sarcophages, engagés sous les fondations de l'abside et dans le terrain d'alentour n'ont pu encore être fouillés » (Sigal *op. cit.*, 74).

Les travaux se déplacent l'année suivante dans les murs de l'église (SP3 fig. 1). Les opérations précédentes apparaissent dès lors comme de simples vérifications préalables au véritable objectif de l'enquête archéologique, à savoir localiser la tombe de l'évêque mort au III^e siècle.

Une tranchée est ainsi pratiquée « partant du bras droit du transept et passant devant le pilier droit du chœur » (Joucla 1942, SRA). Une fois encore des sarco-

⁵ Les quelques autres découvertes sont plus lointaines et dessinent un « groupe » qui semble trouver sa propre « individualité » aux abords de la voie d'Aquitaine.

⁶ Trois ans après la première allusion à un bourg *Sancti-Pauli* (Devic et Vayssettes 1872-1892, col. 399-401).

⁷ *Ad ipso muro de Burgo*. Mention datée de 1085 (coll. Doat, t. LVII, fol. 73, référence donnée dans Caille 1986, 82, note 87). Il est encore d'usage chez les Narbonnais de distinguer le quartier de Cité, du quartier de Bourg. La différenciation sémantique est sans ambiguïté et elle instaure une forme de hiérarchie (tant dans la chronologie que dans la fonction) entre les deux zones habitées de part et d'autre de la voie d'eau : d'un côté la ville ancienne, fortifiée et détentrice du siège des pouvoirs religieux et laïques (cathédrale et château vicomtal), de l'autre l'agglomération subordonnée à la précédente, et née de son propre développement.

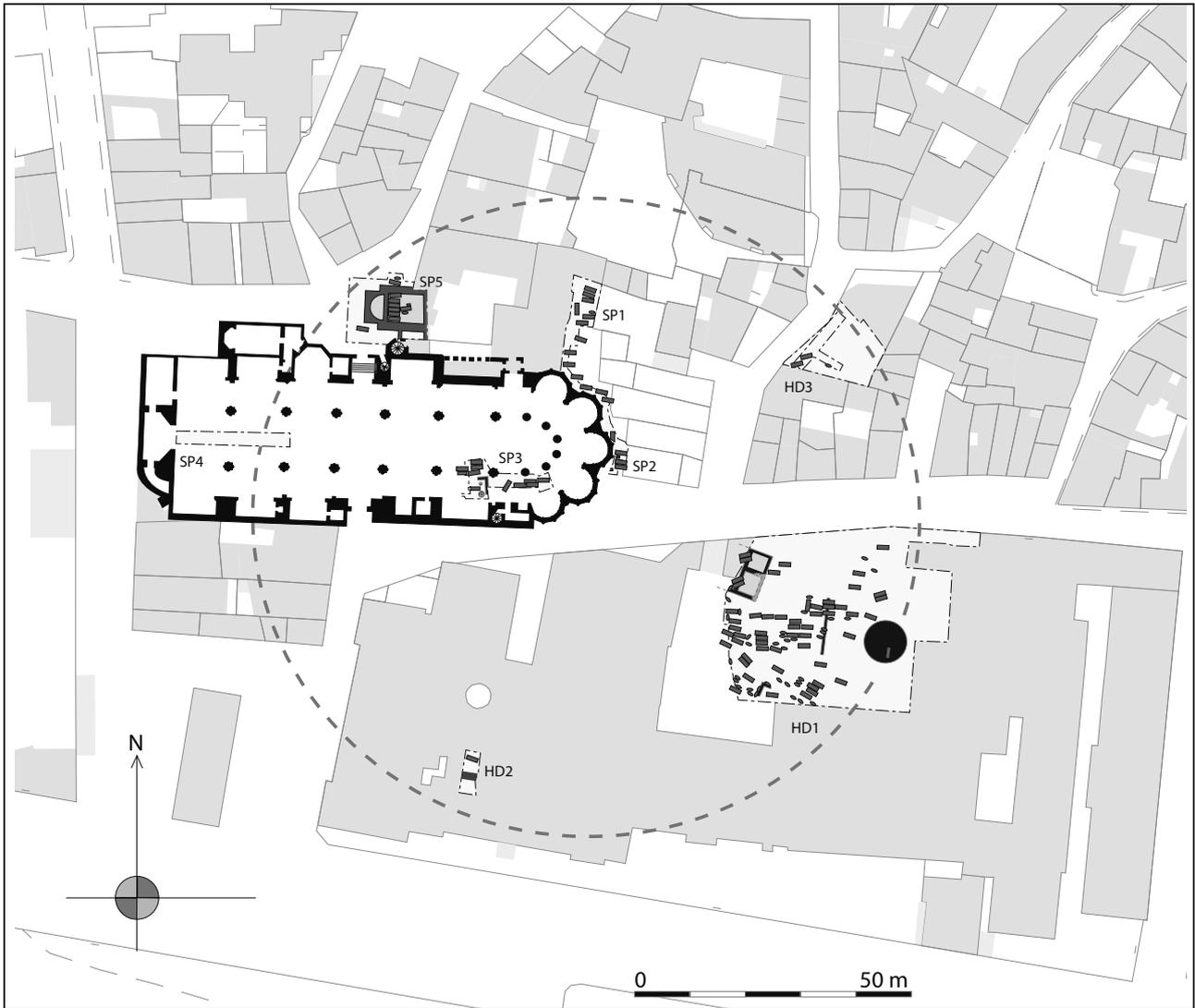


Fig. 1 : Sur fond cadastral, localisation des sépultures tardo-antiques mises au jour dans, et aux abords de l'église Saint-Paul (DAO O. Ginouvez sur fond de plan cadastre.gouv, d'après Joucla 1946, Solier 1985, Ginouvez 1991, Ginouvez 1996, Ginouvez 1997).

phages sont mis au jour (fig. 2 et 3), mais les pelles des terrassiers dégagent également des maçonneries, des sols et des mobiliers céramiques associés à un état d'occupation antérieur à la phase funéraire (Joucla *op. cit.* ; Griffé 1946 ; Sigal 1947 ; Grenier 1959). « Deux murs qui se croisent perpendiculairement à 2 mètres de profondeur sous le côté droit du transept actuel, au dessous des fondations romanes du pilier droit de l'arc triomphal, et que, d'après leur appareil, on ne peut pas juger postérieurs au IV^e siècle, circonscrivent dans un de leurs angles les restes de deux grands *dolia* ou jarres de l'époque romaine trouvés en place et dont l'un, encore conservé sur une hauteur de 0,60 m a été ébréché au IV^e siècles pour la mise en place d'un sarcophage » (Sigal 1947, 71).

Les travaux sont interrompus jusqu'en 1946. 92 leur reprise, de nouvelles sépultures sont déterrées, parmi lesquelles « deux sarcophages communs et trois tombes en amphore » (Jannoray 1946 ; Griffé 1946 ; Sigal 1947 ; Gallia 1946, 360 ; Gallia 1948, 201-202 ; Gallia 1949, 306).



Fig. 2 : Sarcophage mis au jour en 1946 dans un sondage ouvert dans l'église Saint-Paul, à la hauteur du transept méridional (SP3 ; 1946, auteur inconnu, Archives scientifiques du Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon). On remarquera que le monolithe est scellé par un sol de béton tardo-antique laissant supposer la présence d'un édicule.



Fig. 3 : Sépultures tardo-antiques mises au jour en 1946 dans un sondage ouvert à l'intérieur de l'église Saint-Paul, à la hauteur du transept méridional (SP3 ; 1946, auteur inconnu, Archives scientifiques du Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon). Le monolithe situé à droite est celui visible sur la figure 2.

Les deux extrémités de l'église sont investiguées. Après le transept, la fouille se déplace vers les deux premières travées occidentales (SP4 fig. 1). Un long sondage donne, ici, « des précisions intéressantes sur les édifices antérieurs à la basilique actuelle » (CAN 2002, p. 300). Nous n'en savons pas plus. Il semble, en tout cas, qu'aucune sépulture n'ait été vue dans ce secteur.

À l'extérieur de l'église : place Duplex

Dès 1929, et à l'occasion de travaux de voirie, des sépultures sont découvertes au niveau du modeste dégagement qui précède l'entrée nord de l'église. Des terrassements débutent en 1942. Dirigés par l'abbé Sigal, ils

s'interrompent rapidement, puis reprennent en 1946 sur l'initiative des frères Joucla et du chanoine Griffe.

Les résultats en sont spectaculaires. Un petit bâtiment est mis au jour, dont le sol est creusé de plusieurs fosses abritant des sépultures en sarcophage et en coffre (Sigal 1947 ; Solier 1985). L'ensemble est provisoirement daté du début du III^e siècle, et identifié à un mausolée païen ultérieurement christianisé (fig. 4 et 5).

En 1985, une nouvelle opération est motivée, dans le même secteur, par la destruction de plusieurs habitations adossées à la nef romane. La pièce orientale est dégagée dans sa totalité et la présence d'une annexe méridionale est avérée. Certaines informations permettent, enfin, de revisiter la chronologie du site, désormais daté de la fin du IV^e siècle (Solier 1985 ; Solier 1995).

Le « monument » de la place Duplex comporte deux pièces principales et une annexe (au moins une). De plan rectangulaire (6 x 5,30 m dans œuvre), la première de ces deux pièces (souvent qualifiée de *cella* dans les différentes descriptions qui en sont données) est équipée d'un sol mosaïqué dont le tapis, encadré par une tresse entre deux lignes de triangles, représente un réseau d'étoiles à huit losanges remplis, alternativement, de nœuds de Salomon et de lignes géométriques (droites ou brisées). La deuxième surface, à l'ouest, marque un décrochement extérieur, et la courbe semi-circulaire qui lui confère son plan absidial est inscrite dans un « chevet » plat. Elle communique avec la précédente par une large baie équipée d'un seuil en marbre, et elle possède, à son tour, d'un pavement mosaïqué décoré d'une frise de postes noires « entourant un damier de carrés sur la pointe disposés en file » (Solier 1995, 40).



Fig. 4 : Vue depuis le sud des six sarcophages mis au jour en 1946 dans le petit bâtiment à abside de la place Duplex (SP5 ; 1946, auteur inconnu, Archives scientifiques du Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon).



Fig. 5 : Vue depuis le nord des six sarcophages mis au jour en 1946 dans le petit bâtiment à abside de la place Duplex (SP5 ; 1946, auteur inconnu, Archives scientifiques du Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon).

Si l'on donne foi aux informations données dans les différents rapports d'intervention (1942, 1946 et 1985), les onze sépultures mises au jour à l'intérieur du bâtiment (l'« annexe » méridionale n'étant pas prise en compte) se rapportent à deux temps de fonctionnement. Quatre inhumations sont considérées comme antérieures aux sols mosaïqués. Les autres occupent des fosses jugées intrusives.

Exhumées en 1985 sous le *statumen* du sol construit, les sépultures « primitives » (SP1, SP2 et SP3, fig. 9) dessinent un groupe placé au centre de la pièce quadrangulaire. Nous trouvons, tout d'abord, un sarcophage, taillé dans un bloc de calcaire coquillier, et son couvercle à deux pans, apparemment dépourvu d'acrotère. À l'intérieur de la cuve reposent les restes d'une femme « tenant sur son bras droit le corps d'un enfant » (Solier 1985, *op. cit.*), ainsi que les fragments d'une fiole en verre déposée près de la tête de l'adulte. La fosse qui abrite l'ensemble contient deux monnaies attribuées à *Valens* (367-378) et *Costantius* (350-358).

Un coffre en bois est posé à la périphérie nord de la cuve. De petites dimensions (0,50 x 0,16 x 0,09 m), le contenant a des parois intérieures « revêtues d'une mince feuille d'or » et il abrite le corps d'un « bébé en position repliée ». Sa fermeture, également en bois, est protégée par une *tegula*. À l'opposé, autrement dit au sud de la

cuve, un deuxième enfant se trouve à l'intérieur d'une amphore de type inconnu.

La dernière inhumation, considérée comme antérieure à la construction de la mosaïque, n'a été que très partiellement observée (SP4, fig. 9). Les ossements d'un individu adulte sont inclus dans une fosse, comblée de « pierrailles » et fermée par une « semelle de mortier et de pierres, scellées au mur » (Solier 1985, *op. cit.*).

Les six sépultures jugées postérieures à l'*opus tessellatum* de la pièce rectangulaire et de l'« abside » ont été signalées dès les fouilles engagées en 1942, et nous n'avons aucune information précise concernant leur remplissage (SP5 à SP10, fig. 9). Les cinq premières sont dans une même fosse dont le creusement est venu percer le sol de la « *cella* » à la hauteur du seuil séparant les deux surfaces. Nous sommes en présence de sarcophages en marbre, parmi lesquels deux contenant détonent par leur qualité ; l'un correspond à un exemplaire aquitain décoré de rinceaux de vignes (VI^e ou VII^e siècle), l'autre (dit du *lege feliciter*) présente un couvercle dont les deux extrémités sont décorées des têtes d'Isis-Séléné et d'Hélios-Sérapis (fin III^e-début IV^e siècle) (8).

Une seule inhumation a été identifiée dans la pièce occidentale (SP11, fig. 9). Elle est abritée par un coffre (rectangulaire ?) composé de dalles épaisses, dont quatre subsistent *in situ*. Le mode de fermeture du contenant est inconnu, et la « position » chronologique de l'ouvrage par rapport au bâtiment n'est décrite nulle part. À ce sujet, le seul indice dont nous disposons, aujourd'hui, réside dans l'altitude du sommet des deux parois. Celle-ci semble, en effet, suffisamment élevée pour que l'on convienne de la difficulté à restituer une fermeture qui puisse être sous-jacente au sol maçonné – la construction serait donc, à son tour, postérieure au premier projet architectural.

Commentaires

Les deux étapes funéraires déduites des rapports datés de 1946 et 1985 reposent, dans les deux cas, sur des informations, sinon erronées, à tout le moins mal argumentées.

C'est ainsi que l'on peut s'interroger sur la nature des véritables relations chronologiques qui lient les six sarcophages alignés au sol mosaïqué de la pièce rectangulaire (fig. 6). On ne doutera pas que les fouilleurs de l'époque auraient vu le tapis de tesselles si celui-ci s'était trouvé conservé à cet endroit, mais on sera plus perplexe concernant leur compétence à reconnaître la fondation de ce même tapis, surtout si ce dernier (*statumen, rudus, ou nucleus*) était non seulement privé de son revêtement superficiel, mais également détérioré, voire lacunaire. En d'autres termes, il nous paraît concevable que les ouvriers aient pu percer la maçonnerie (où le peu qu'il en restait) sans s'en apercevoir.

⁸ CAF 112 1955 ; Février 1961 ; Gallia VI 1948 ; Grenier 1959 ; Griffé 1946 ; Hélène 1946 ; Jannoray 1946 SRA ; Sigal 1947 ; Solier 1986 ; Nodet 1942, SRA.

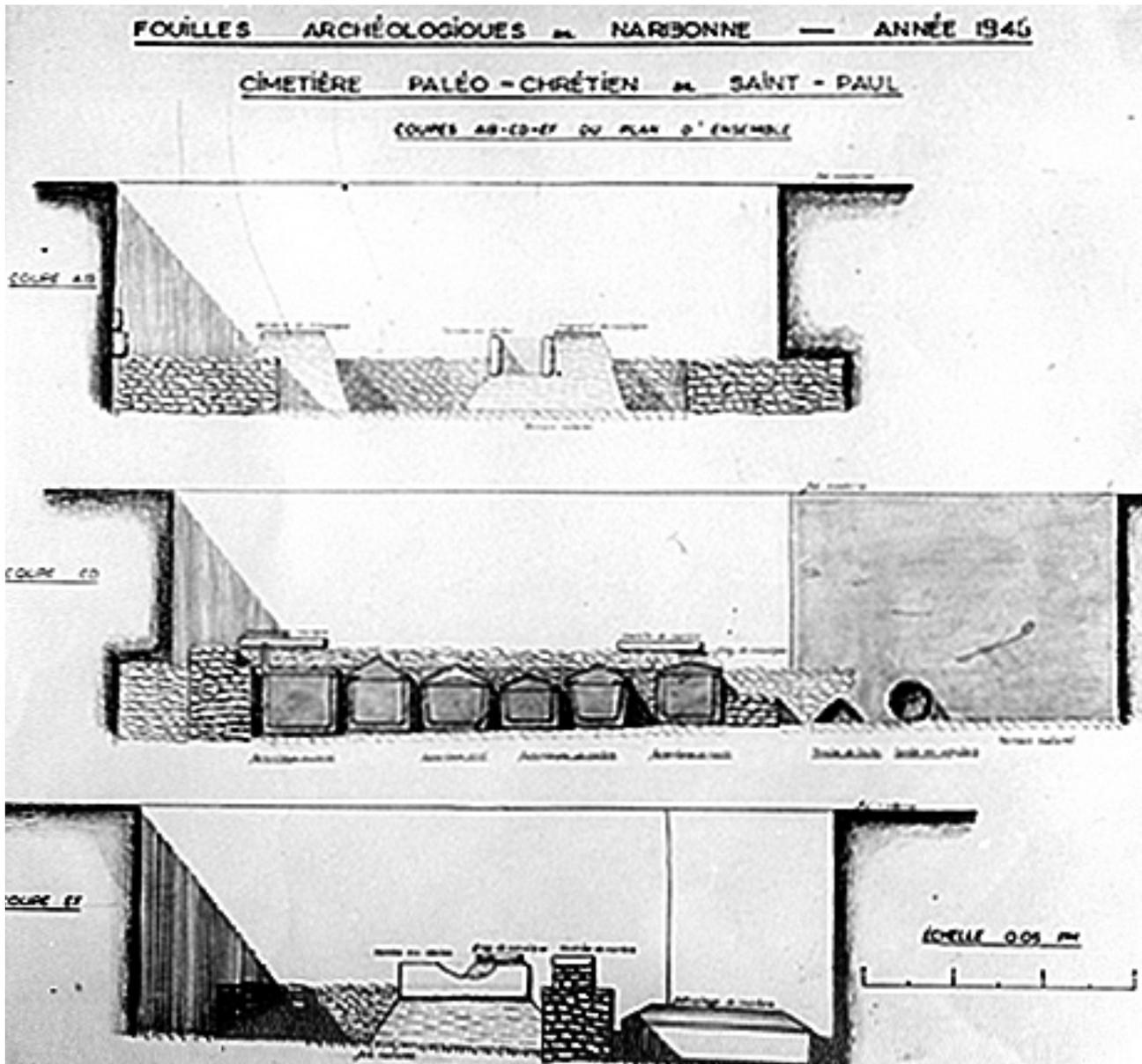


Fig. 6 : Coupes des maçonneries et des sépultures exhumées dans le sous-sol de la place Duplex (auteur inconnu, Archives scientifiques du Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon).

À dire vrai, nous ne croyons pas dans le fait que les dix tombes situées dans la pièce rectangulaire puissent relever de deux phases d'inhumation distinctes. Les contenants sont proches les uns des autres, ne se recoupent pas, et sont posés à la même altitude. L'hypothèse d'un dépôt « homogène » nous semble donc plus plausible, et nous suggérerons de mettre les appréciations qui ont desservi la première interprétation sur le seul compte de mauvaises lectures stratigraphiques.

Nous proposerons donc de considérer les dix sépultures en question comme les composantes d'une même phase de fonctionnement. Cela reviendra à considérer que l'ensemble des dépôts est antérieur au *tesselatum*, puisque quatre d'entre eux, recensés en 1985, ont été formellement reconnus sous le *statumen* du sol construit.

Les sépultures localisées dans le bâtiment absidial seraient donc toutes contemporaines des ouvrages maçonnés. Elles témoigneraient, ainsi, du caractère funéraire de ce même bâtiment. Pourtant, comment être sûr que la mosaïque de la « cella » est bien synchronique avec les maçonneries qui l'enveloppent ?

Une information est importante à ce sujet : la fouille de 1985 a permis de repérer la présence d'un « sol de mortier » (SL1002 sur la fig. 7) sous la fondation du *tesselatum* (SL1001 sur la fig. 7). Il est écrit que ce sol « se soude au mur méridional de la pièce rectangulaire » et qu'il est, par conséquent, contemporain des murs observés à l'entour (Solier 1985 *op. cit.*). Nous avons donc affaire ici à un niveau de chantier, à moins qu'il ne s'agisse du premier niveau de fonctionnement du bâtiment, auquel cas la mosaïque représenterait un état d'oc-

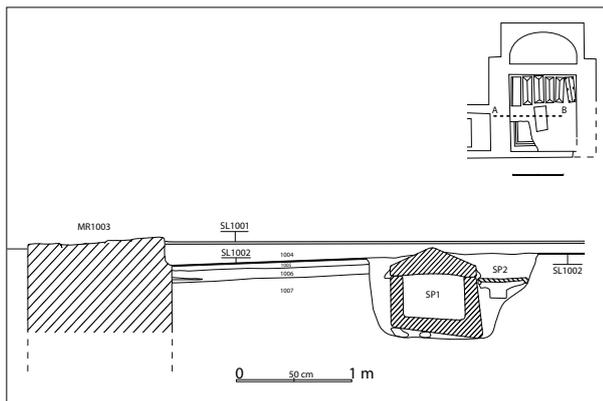


Fig. 7 : Coupe de la « cella » du bâtiment exhumé place Dupelix (DAO O. Ginouvez à partir du plan Solier 1985).

cupation plus tardif et les tombes, dont les fosses coupent indiscutablement le lit de mortier, ne garantiraient plus le caractère funéraire du premier site...

Autres interventions extérieures

Au début des années 1990, plusieurs études ont accompagné la restructuration du Centre Hospitalier implanté dans les murs de l'ancien Hôtel-Dieu. Deux d'entre elles ont été conduites dans les murs de l'hôpital proprement dit, les deux autres ont porté sur des parcelles proches.

Hôtel-Dieu n°1 (HD1, fig. 1)

La première intervention a porté sur une surface de 1000 m² et s'avère de fait la plus importante de toutes. Elle a permis l'analyse de 96 sépultures, datées des V^e-VI^e siècles et déposées sur une seule couche, entre 30 et 60 m au sud-est du chevet gothique (Ginouvez *et al.*, 1996-1997).

Les sarcophages sont majoritaires (44 % de l'ensemble). Aucun élément en marbre n'a été répertorié. Les cuves sont en calcaire coquillier, ainsi que les couvercles à deux pans dont les arrêtes ne sont pas systématiquement décorées d'acrotères. Sauf deux exceptions (l'un des deux a livré une fiole en verre fusiforme), les monolithes ont été utilisés à plusieurs reprises (jusqu'à sept individus dans l'un d'entre eux). De plan rectangulaire à très légèrement trapézoïdal, les fonds sont parfois équipés d'un « coussin » céphalique – plus rarement d'une logette.

On trouve ensuite les amphores, représentant 41 % de l'ensemble. Toutes les céramiques renferment un squelette d'enfant, à l'exception d'un jeune adulte âgé de 15/20 ans et deux individus associés. Les seize contenants identifiés témoignent d'importations hispaniques (Almagro 51a, b, c ; Dressel 23) et africaines (Keay 25, 25a, 27, Africaine 1 ou 2).

Près de 13 % des tombes de l'Hôtel-Dieu ont été construites à partir de *tegulae*. Sept coffres et trois bâtières ont été mis au jour, dont certains (le fait est suffisamment rare pour être mentionné) révèlent l'usage d'un

mortier de chaux qui lie le fond et les parois. Les autres structures sont atypiques. Un caveau maçonné comprend deux logements mitoyens, abritant, chacun, une inhumation en cercueil ; moellons d'opus *vittatum* et fragments de *tegulae* permettent de restituer un édifice comparable à certains *tumulos* identifiés dans l'une des nécropoles paléochrétiennes de Tarragone (Del Amo 1981). On notera la présence d'un coffre de bois dont les planches étaient assemblées à l'aide d'équerres en fer et celle d'un coffre mixte qui utilisait des *tegulae*, pour le fond ainsi que la couverture, et des planches pour les côtés.

Hôtel-Dieu n°2 (HD2 fig. 2)

Les résultats de cette intervention, un diagnostic, renseignent à la fois l'histoire médiévale de l'Hôtel-Dieu et l'histoire de l'occupation funéraire du secteur. Deux sépultures, dont un sarcophage, ont été observées dans un sondage profond. Elles sont, à ce jour, les occurrences les plus méridionales du cimetière tardo-antique (Ginouvez 2006).

Hôtel-Dieu n°3 (HD3 fig. 3)

Nous quittons désormais l'enclos hospitalier pour une parcelle située une quarantaine de mètres vers le nord, en bordure de la rue Rabelais conduisant aux abords de la Robine. C'est ici qu'une fouille préalable à la construction du nouveau Centre de transfusions sanguines a permis de localiser de nouvelles sépultures datées de la fin de l'Antiquité. Deux sarcophages et deux amphores aboutées, à l'intérieur desquelles reposait le corps d'un individu adulte, ont été reconnus sous une série d'aménagements associés à l'occupation domestique de la zone durant les X^e-XII^e siècles. Une demi-table d'autel en marbre a été aussi mise au jour, réemployée dans la structure d'une tombe d'époque carolingienne (fig. 8 ; Ginouvez 1992).

LISTE DES ÉPITAPHES DÉCOUVERTES À SAINT-PAUL (COMPLÈTES OU ENTIÈRES)

Les inventaires disponibles recensent quatre épitaphes, complètes ou fragmentées. Toutes proviennent de l'église et de ses abords méridionaux. Une cinquième inscription, absente des listes publiées, est déposée dans le sous-sol du transept sud (opération de 1946 ; SP3, fig. 1).

1. Intérieur de l'église : fouille de 1942 aux abords du transept sud (SP3, fig. 1).

– inscription incomplète : *Autelius...* (Joucla 1942, SRA).

– inscription incomplète : *Symon praes.../esquimente e.../iudi gesui.../...v.../...ius...* (inédite).

2. Dans les « fouilles » réalisées en 1914 « près de l'hôpital pour la construction de nouveaux pavillons ».

– inscription complète : *Hic quiescit / in pace bonae / memoriae Ven / antio qui vixit pl(us) me(nus) / ... mens(ibus) annis XXXV / post cons(ulatam) Probi (I.L.G.N. n° 607 ; Courrent et Helena 1935, 67 ; Griffé 1946).*

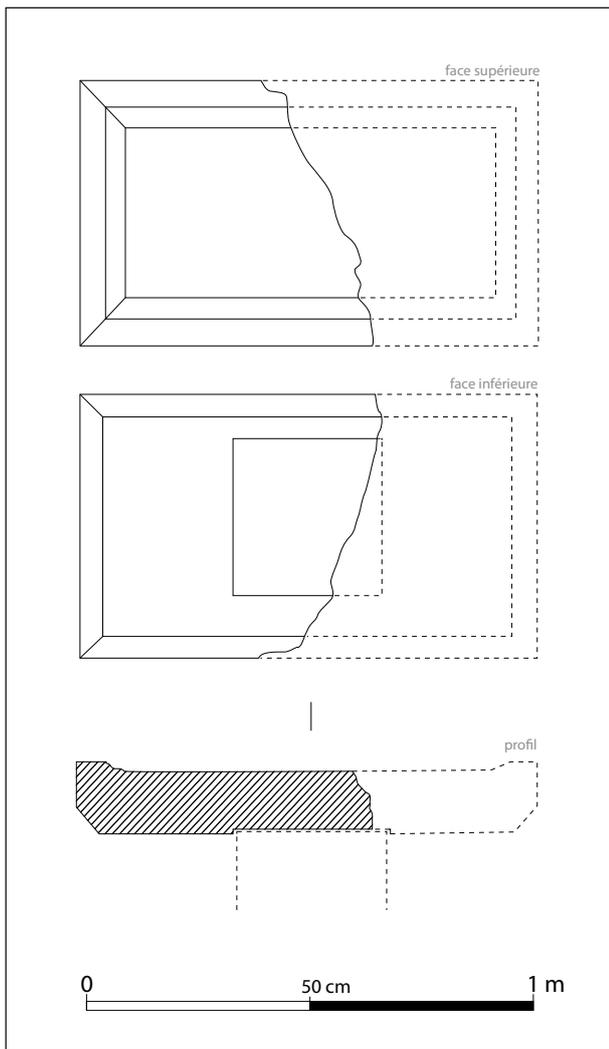


Fig. 8 : Demi-table d'autel en marbre d'époque paléochrétienne, utilisée comme élément de couverture d'une sépulture datée des IX^e-XIII^e siècles (dessin O. Ginouvez).

3. Dans une « maison » située au sud de l'église Saint-Paul (trouvée à la fin du XIX^e siècle, situation exacte inconnue).

– inscription complète : *Om(nes) qui ad ec(c)lesiam ve / nietis, orate pro / Adroario presbite / ro, pec(c)atore, ut / vos D(omi)n(u)s mis / ertus, sit in diem ju / dicti. Amen* (Thiers 1892-1893, 401-402 ; BACTH 1893, p. LXXIX ; ILGN n° 609).

4. Recueillie dans l'entrepôt de Michel Joucla après sa mort. Origine exacte inconnue.

– inscription incomplète : *A X M / ... posuit ...* (Grenier 1959, 209).

INVENTAIRE DES SARCOPHAGES EN MARBRE

La plupart des monolithes répertoriés depuis 1991 dans les limites du cimetière Saint-Paul (HD1 à HD4) sont taillés dans des blocs de calcaire coquillier. Les seuls contenant en marbre (et dont l'origine est connue, ne serait-ce qu'approximativement) ont été trouvés anciennement (seconde moitié du XIX^e siècle ou première moitié du siècle suivant), aux abords immédiats de l'église médiévale (aucune mention ne concerne l'intérieur des murs). Deux zones sont intéressées. La première se trouve à la périphérie méridionale de la nef romane. Trois sarcophages d'Aquitaine ont été exhumés « devant le mur sud de l'église », lors de travaux de voirie, ainsi que dans les murs de l'Hôtel-Dieu, à l'occasion de terrassements liés à la restructuration du centre hospitalier (9). Les comptes-rendus sont ici malheureusement succincts et se limitent le plus souvent à une description de la pierre ainsi qu'à une localisation très imprécise (10).

La seconde zone occupe une position opposée à la précédente, au contact septentrional de la nef. Un seul site est concerné, celui de la place Duplex, et les monolithes, au nombre de cinq (les deux autres sont en calcaire coquillier), occupent une seule et même fosse située à l'intérieur d'un bâtiment comportant une pièce rectangulaire et une abside semi-circulaire (*confer* paragraphe 3.2.).

Les sarcophages en marbre de la place Duplex

Du nord vers le sud (fig. 9) :

1. (SP6, fig. 9). Cuve et couvercle à quatre pans dépourvus de décor (marbre blanchâtre ; VI^e-VII^e siècle) ;

2. (SP7, fig. 9). Cuve et couvercle à quatre pans dépourvus de décor (marbre gris veiné de blanc ; VI^e-VII^e siècle) ;

3. (SP8, fig. 9). Cuve et couvercle de type Aquitain (rinçaux de vigne, rosace à 14 pétales et imbrication d'écailles, chrisme ; VI^e-VII^e siècle) ;

4. (SP9, fig. 9). Cuve et couvercle à quatre pans dépourvus de décor (marbre grisâtre VI^e-VII^e siècle) ;

5. (SP10, fig. 9). Cuve et couvercle dépareillés. L'une décorée avec strigiles et bergers criphores (médaillon central avec *putto* en train de graver *lege feliciter*), l'autre montrant Isis-Séléné et Hélios-Sérapis accostant la représentation d'un couple de défunts placés de part et d'autre d'un cartouche anépigraphe (marbre blanc ; fin III^e-début IV^e siècle).

⁹ 1. « en 1840, plusieurs sarcophages en face du mur sud de l'église » (Thiers 1892-1893, 398, d'après les notes de Bonnet). Dellong : « aujourd'hui encore ces remplois sont visibles au fond de l'église, de part et d'autre de l'ancien portail (muré sous Louis XII lors de la construction de l'enceinte) ». 2. en 1842-1843 des fouilles « à côté de Saint-Paul et à l'hôpital » auraient mis au jour des fragments de sarcophages en marbre et en plomb (Thiers 1892-1893). 3. « A l'hôpital on a découvert un tombeau chrétien en marbre » fig 333 Thiers 1892-1893, 398 (donné au musée). « Deux autres sarcophages de type aquitain proviennent de la fouille de l'hôpital ». Les cuves sont conservées à Lamourguier (l'une en fig. 334). 4. « ces mêmes travaux localisés par Sigal p. 70 à environ 60 m à l'est, sud-est de l'abside permirent de découvrir une bague dans un tombeau du VII^e s. ».

¹⁰ Deux des sarcophages en question sont déposés dans le musée lapidaire de Lamourguier. Un troisième est conservé dans le musée archéologique de l'archevêché.

La liste (vraisemblablement incomplète) se termine par quatre éléments à leur tour exposés, non plus dans la nef romane, mais sur le mur ouest de la « crypte » de la place Duplex :

1. Fragment de cuve décorée de strigiles ;
- 2 et 3. Fragments d'un même panneau décoré d'une frise de strigiles, à gauche d'un personnage placé sous une arcature ;
4. Fragment de couvercle à deux pans décoré d'écaillés ;
5. Long côté complet d'une cuve avec frises de strigiles affrontées de part et d'autre d'une rosace à douze pétales.

LA QUESTION DES TOMBES SITUÉES À PROXIMITÉ DU CANAL DE LA ROBINE

Une série de sépultures a été observée en 2014 dans les limites de l'actuel Parking-de-Bourg (Ginouvez 2015). Deux sarcophages en calcaire coquillier et quatre amphores attestent, ici, de la présence d'une occupation funéraire à laquelle il est tentant d'associer trois sarcophages supplémentaires reconnus dans les années 1950 un peu plus près du canal, une centaine de mètres vers le nord.

Près de 200 m séparent les tombes du Parking-de-Bourg de l'église Saint-Paul, et l'on peut, dès lors, se demander si les installations rendent compte d'un développement inattendu du même cimetière, ou si elles doivent être considérées comme les composantes d'un secteur funéraire distinct et jusqu'à présent ignoré (fig. 10). Nous inclinons en faveur de la seconde éventualité, convaincus que la distance entre les deux secteurs est trop importante pour s'accorder avec la restitution d'un seul et même ensemble. L'hypothèse privilégiée proposera d'associer les inhumations à un contexte viaire, plus précisément, aux voies Domitienne et d'Aquitaine dont le carrefour est proche ; précisons que la fouille qui a permis de repérer les monolithes et les contenants céramiques a également révélé la présence possible de tombes plus anciennes (I^{er}-II^e siècle).

DISCUSSION : SAINT-PAUL DANS LE CONTEXTE FUNÉRAIRE URBAIN DE LA FIN DE L'ANTIQUITÉ

Dans l'état des données, le cimetière de Saint-Paul apparaît comme le principal « organisme » funéraire de la ville tardo-antique. Principal par la taille, mais également par la richesse que dénotent certains quartiers de sépultures. Certes, ce même cimetière est aussi celui dont le périmètre a motivé le plus d'interventions archéologiques, fussent-elles sommaires. Cependant, les secteurs de tombes recensés dans les limites de la ville actuelle ont fait l'objet de suffisamment d'observations pour que l'on ait une idée même approximative de leur extension.

Si l'on regarde la carte d'assemblage des découvertes anciennes et récentes, il semble raisonnable d'évaluer la superficie de l'occupation aux alentours de 1 hectare, et

de restituer à celle-ci, un plan grossièrement centré dont le foyer coïnciderait avec les abords du chevet gothique. L'image est effectivement celle d'une organisation groupée et non d'une organisation calquée sur le dessin d'axes de circulations hiérarchisés. Il ne s'agira donc pas de dire que les lieux n'étaient pas desservis par des itinéraires, mais d'écarter simplement l'image d'une configuration arborescente.

Deux formes d'organisation funéraire coexistent dans les villes de la fin de l'Antiquité, et tous deux procèdent de la loi des XII tables qui interdit la cohabitation des vivants et des morts dans un même périmètre habité (établissements ou agglomérations). Nous trouvons, d'une part, les vieilles nécropoles dont l'activité s'inscrit dans la continuité. Ces sites anciens conservent leur plan linéaire, né de la pratique convenue d'égrener les sépultures à la sortie des centres habités, aux abords des routes plus ou moins importantes qui convergent les unes vers les autres. Nous trouvons ensuite les pôles que nous qualifierons de « seconde génération », parfois générés par les précédents (ce n'est pas systématique), et dotés d'une organisation non plus régie par le réseau viaire, mais par la présence d'une tombe vénérée et/ou d'un bâtiment de culte (la première amenant bien souvent le second).

Le premier type d'occupation, le plus ancien, trouve deux occurrences à Narbonne, dans les nécropoles du Boulevard de 1848 et du Bois-Rolland. Les deux sites fréquentés dès la période augustéenne (le premier, au nord et à proximité de la voie Domitienne, le second à l'est et serré aux abords de la route vers le littoral) ont livré de très nombreuses sépultures tardo-antiques dont les plus récentes semblent devoir être datées du V^e siècle : épitaphes, sarcophages en calcaire, en marbre, et en plomb, tombes de *tegulae*, amphores...

Le deuxième type est représenté par les ensembles reconnus à Saint-Paul, mais également à Saint-Loup. Les deux endroits abritent des sépultures précoces, mais également des sépultures tardives, que l'on verra volontiers aimantées par la proximité d'une tombe privilégiée. Dans le premier cas, l'inhumation en question serait celle de l'évêque Paul, mort au milieu du III^e siècle, dans le second cas, celle de l'évêque Rustique, mort beaucoup plus tard aux alentours de 461.

Aucun des deux, à ce jour, n'a révélé de *cella memoriae*, tout au moins identifiée comme telle, mais la *tumulatio ad sanctos* y est attestée.

Récapitulons : à la fin de l'Antiquité, Narbonne abrite au moins quatre cimetières dont l'utilisation est avérée depuis le changement d'ère, et deux de ces cimetières hébergent une vraisemblable tombe vénérée (voire déjà une église funéraire dans le cas de Saint-Paul) dont on peut penser qu'elle a joué (ou qu'elle va jouer) un rôle primordial dans la perdurance des deux sites – qui seront encore en fonctionnement durant le Moyen Âge, à l'encontre des deux autres (fig. 11).

Que doit-on comprendre de cette double répartition? Une réponse parmi d'autres pourrait être de conclure à une distribution des tombes fondée sur des critères reli-

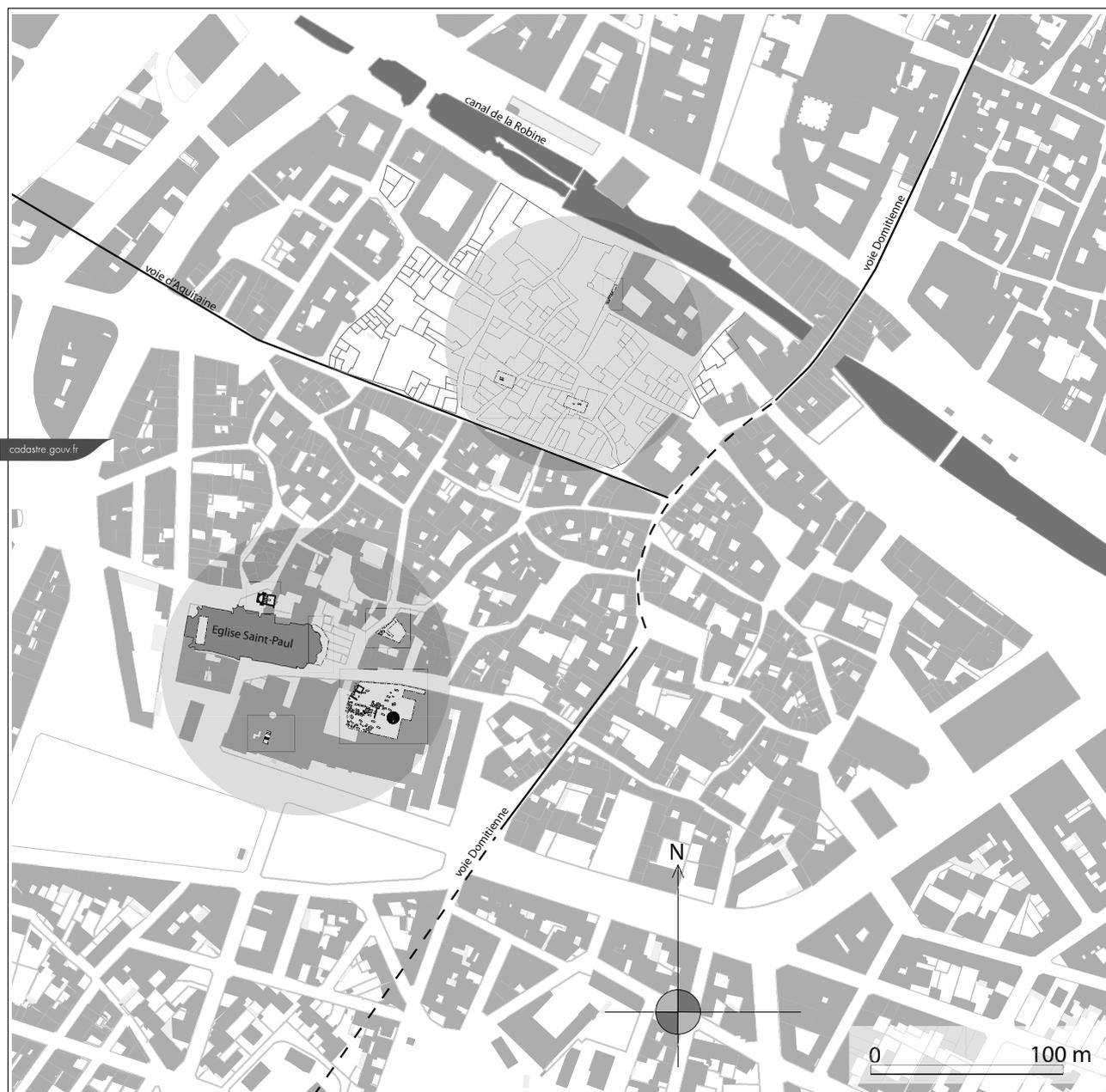


Fig. 10 : Sur fond cadastral, localisation des sépultures tardo-antiques mises au jour sur la rive droite de la Robine (DAO O. Ginouvez sur fond de plan cadastre.gouv, d'après Joucla 1946, Solier 1985, Ginouvez 1991, Ginouvez 1996, Ginouvez 1997, Ginouvez 2014).

gieux : d'un côté les tombes chrétiennes, de l'autre les tombes encore païennes. Malheureusement cette proposition ne résiste pas aux faits archéologiques. Tout au moins à propos du boulevard de 1848, dans lequel ont été mises au jour deux inscriptions associées, respectivement, à un chrisme et aux deux lettres A et ω .

Peut-être suffit-il, alors, de convenir du fait que la *tumulatio ad sanctos* n'a pas été aussi précoce et automatique que l'on a bien voulu le penser. Le boulevard de 1848 et le Bois-Rolland ne livrent pas d'inhumation postérieure au VI^e siècle. Ce siècle est peut-être une forme de *terminus ante quem* au-delà duquel il n'est plus concevable de se faire inhumer à Narbonne sans la protection rapprochée de reliques et d'un lieu de culte.

Nous avons parlé plus haut de pôles de seconde génération. Outre Saint-Paul et Saint-Loup, deux autres secteurs funéraires localisés dans les limites de la ville méritent d'être évoqués à ce titre. Tous deux sont effectivement des sites nouveaux, mais ils se différencient des deux précédents dans la mesure où ils n'ont pas été greffés sur un vieux cimetière, mais où ils ont été créés *ex nihilo*. C'est le cas des cimetières de Saint-Félix et du Clos-de-la-Lombarde. C'est en 456 qu'une église dédiée à saint Félix de Gérone est construite à la sortie nord la ville, sur les ruines d'un quartier habité jusqu'au début du III^e siècle. Les données de fouille ne permettent pas de savoir si le site est fréquenté entre l'abandon des *domus*, et la construction du lieu de culte, mais la mise en place

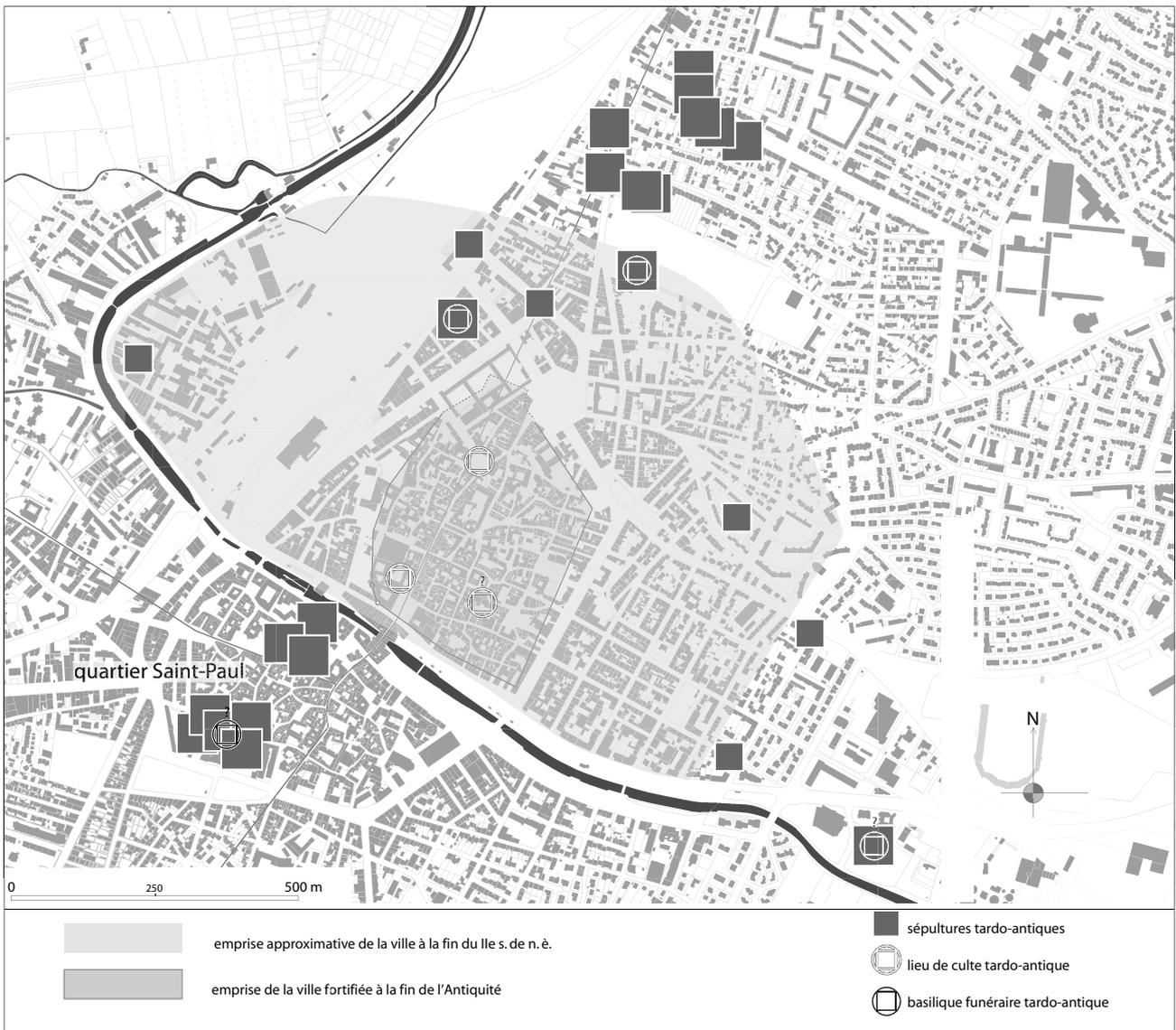


Fig. 11 : Sur fond cadastral, localisation des sépultures tardo-antiques mises au jour dans les limites de l'agglomération actuelle (DAO O. Ginouvez sur fond de plan cadastre.gouv, d'après Dellong 2002, et Ginouvez 2014).

et le développement d'un premier cimetière n'est pas exclu (Sabrié 1997 ; Ginouvez 1999). Quoiqu'il en soit, ce n'est qu'à partir du V^e siècle que l'activité funéraire va se structurer, puis croître sans interruption jusqu'au début de l'époque Moderne (parallèlement au lieu de culte qui fera l'objet de plusieurs reconstructions). La basilique du Clos-de-la-Lombarde est mise en œuvre dans les dernières décennies du IV^e siècle, sur les ruines d'une riche *domus* dont elle remploie une partie des élévations (Solier 1991). Equipée d'une piscine baptismale, elle abrite une dizaine de sarcophages en calcaire coquillier et ses murs sont environnés par une quarantaine de sépultures. Étonnamment, le lieu de culte et l'occupation funéraire qui lui est associée sont abandonnés avant le milieu du V^e siècle.

Deux mots sur la cathédrale avant d'en terminer. À ce jour, l'*ecclesia* de la fin de l'Antiquité n'a pas été observée *in situ*, mais la découverte de son linteau dédicatoire, au pied extérieur du chevet de l'église construite

entre 1272 et 1332 (dans la cour de la Madeleine, au XVIII^e siècle), laisse penser que l'édifice, construit sur l'initiative de *Rusticus* entre 442 et 445 à la place d'une première construction victime d'un incendie, doit être recherché aux abords du sanctuaire gothique.

Plusieurs campagnes se sont succédées dans ce secteur proche de la rive gauche de la Robine. La première en 1933, dirigée par l'abbé Sigal, la deuxième en 1952, dirigée par J. Lacam. Chacune a amené la mise au jour de nombreux vestiges antiques et médiévaux, dont les fondations supposées de la cathédrale carolingienne, dite de Théodard. Cependant, il n'est nulle part fait état d'une quelconque sépulture datée de la fin de l'Antiquité (Sigal 1947 ; Lacam 1954 ; Perret 1956 ; Grenier 1959 ; Tournal 1864). Dans le secteur, le seul élément précoce pourvu d'une connotation funéraire est une plaque de marbre remployée à l'époque romane, et sur laquelle sont partiellement lisibles les vers d'un poème funéraire daté du IV^e siècle (Chalon 1998).

EN GUISE DE CONCLUSION

Nous avons vu qu'un diplôme de Louis le Pieux, daté de 814, situait la tombe du premier évêque de Narbonne dans le monastère Saint-Paul *quod est constructum haud procul ab eadem urbe* (HGL, col. 94-96, n° 31) (12).

L'église du monastère évoquée dans cet acte officiel correspond au bâtiment actuel. Aucun doute n'est permis. En revanche, rien ne garantit que le lieu exact de la sépulture coïncide bien avec l'emprise de la nef et du chevet actuels. Il est en effet possible qu'une construction annexe ait été élevée à l'emplacement de la *memoria*. Une deuxième église aurait d'ailleurs existé rive droite d'après une version de la *vita S. Pauli* utilisée par Elie Griffé et cité par Albert Février dans son ouvrage consacré à la Province ecclésiastique de Narbonne (Griffé 1943 ; Février 1989) : *ad locum quem vocant Albolas qui est trans pontem, alteram ecclesiam construxit : in qua videlicet ecclesia, post multa laborum certamina in pace hodie requiescit, magnifica coronatus gloria* (13).

Le temps écoulé entre la mort supposée de saint Paul, au milieu du III^e s., et les mentions de sa sépulture (si tant est qu'elles soient fondées) laissent entendre que l'endroit où reposait le corps a été privilégié, entretenu dans les mémoires, puis incorporé dans les murs de l'établissement religieux cité à l'époque carolingienne.

Les éléments semblent réunis pour présager, par conséquent, que l'inhumation a rapidement fait l'objet d'une vénération par les membres de la communauté chrétienne locale, et que cette vénération s'est plus ou moins rapidement traduite par une *tumulatio ad sanctos* exprimant la volonté des fidèles d'être inhumés au plus près du corps vénéré, afin de profiter d'une parcelle de sa gloire.

La croyance dans le rôle que pouvait jouer le corps d'un ou plusieurs saints dans la survie de l'âme des croyants – contrairement aux préceptes de saint Augustin qui soulignent bien l'absence de lien entre les conditions et le lieu de l'ensevelissement et cette survie tant recherche de l'âme au-delà de la mort – se développe en Gaule dans le courant du IV^e siècle (Duval 1989), et la tombe de saint Paul n'a sans doute pas échappé à cet usage, devenu une véritable norme dans les grands cimetières urbains du premier Moyen Âge.

A part le sarcophage du *lege feliciter* qui peut dater de la fin du III^e siècle, mais qui a été déplacé et dont la signification religieuse n'est pas totalement assurée, le cimetière Saint-Paul n'a pas encore livré les preuves de sa précocité chrétienne. Celle-ci restera donc un postulat, et l'on devra garder en tête le fait que cette précocité, si elle était un jour avérée, est restée compatible avec la continuité d'utilisation ou la création d'autres secteurs funéraires dans les limites de l'agglomération tardo-antique.

BIBLIOGRAPHIE

- Baratte, Metzger 1985** : BARATTE (F.) et METZGER (C.), *Musée du Louvre. Catalogue de sarcophages en pierre des époques romaine et paléochrétienne*, Paris, 1985, p. 325-326, n 220.
- Bonnery 1969** : BONNERY (A.), *Le « suburbium » de Saint-Paul de Narbonne à la fin de l'époque romaine*, Mémoire de Maîtrise, Université de Toulouse, 1969.
- Briesenick 1962** : BRIESENICK (Br.), *Typologie und Chronologie der südwest-gallischen Sarcophage, Jahrbuch des römisch-germanisch encentral Mainz*, 9, 1962 [paru en 1965].
- Cabanot 1993** : CABANOT (J.), *Sarcophages et chapiteaux de marbre en Gaule. Antiquité Tardive*, 1-1993, p. 111-122.
- Caille 1986** : CAILLE (J.), *Narbonne au Moyen Âge. Evolution de la topographie et du paysage urbain, Recherches sur l'Histoire de Montpellier et du Languedoc*, Actes du 110^e Congrès des Sociétés Savantes, Montpellier 1985, Paris, 1986, p. 57-96.
- Caille 1995** : CAILLE (J.), *L'élan urbain en Languedoc du XI^e au XIV^e siècle. L'exemple de Narbonne et de Montpellier*, *Archéologie du Midi Médiéval*, 13, 1995, p. 79-90.
- Caille 2000** : CAILLE (J.), *Saint Paul de Narbonne, Les collégiales dans le Midi de la France au Moyen Âge : Actes de l'atelier-séminaire des 15-16 septembre 2000 (Carcassonne)*, Carcassonne : Centre d'Etudes Cathares, 2003, p. 55-77
- CAN 2002** : DELLONG (E.), dir., *Narbonne et le Narbonnais, Carte Archéologique de la Gaule 11/1*, Paris : Fondation Maison des Sciences de l'Homme, 2002, 704 p.
- Cazes 1993** : CAZES (D.), *Les sarcophages sculptés de Toulouse, Antiquité Tardive*, 1-1993, p. 71.
- Colardelle et al. 1996** : COLARDELLE (M.), DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), RAYNAUD (Cl.), *Typochronologie des sépultures du Bas-Empire à la fin du Moyen Âge dans le Sud-Est de la Gaule, Vie et Mort du cimetière chrétien*, Actes du Colloque d'Orléans, octobre 1994, *Revue Archéologique du Centre*, numéro spécial 1996.
- Colin 1988** : COLIN (M.-G.), *Narbonne, église de la Major. Fouille de sauvetage, 1982, Les derniers Romains en Septimanie, IV^e-VIII^e siècles*, Lattes, Imago, Musée archéologique de Lattes, 1988, p. 167-169.
- Del Amo 1981** : DEL AMO (M.-D.), *Estudio critico de la necropolis paleocristiana de Tarragona*, Institut d'Estudis Tarraconenses Ramon-Berenguer IV, Tarragona, 1981.

¹² Ubi vocabulum est ad albolas trans pontem prope Narbonae (HGL, tome second, CLIX, MDCCCXL, p. 708).

¹³ *Acta Sanctorum*, Martii, t. III, pp. 373-374. Les plus anciens manuscrits de cette *Vite* (que Griffé propose de dater de la seconde moitié du VIII^e s. p. 19) ne remontent pas au delà des premières années du XII^e siècle. La seule *vita* conservée à Narbonne l'est aux archives municipales sous la cote Manuscrit 4. Rédigé en 1364 par Guillaume Hulard, chanoine au chapitre de Saint-Paul, L'ouvrage en question (*Vita sancti Pauli, primi Narbonensis episcopi*) est une compilation de textes plus ou moins anciens dont certaines *vitae*, aujourd'hui perdues, et écrites dès le VI^e siècle.

- Dourthe 1995** : DOURTHE (P.), Typologie de l'autel, emplacement et fonction des reliques dans la péninsule ibérique et le sud de la Gaule du V^e au XI^e siècle, *Bulletin Monumental*, 153-1, 1995, p. 7-22.
- Duval 1989** : DUVAL (Y.), Au près des saints, corps et âme. L'inhumation « ad sanctos » dans la chrétienté d'Orient et d'Occident du III^e au VII^e siècle, *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 96, n° 96-3, 1989, p. 358-361.
- Duval 1995** : DUVAL (N.), dir., Les premiers monuments chrétiens de la France. I. Sud-est et Corse, *Atlas archéologique de la France*, Ministère de la Culture, Paris, Picard 1995.
- Février 1961** : FEVRIER (P.-A.), Le sarcophage à inscription « X lege feliciter », *Annales du Midi*, 73, 1961, p. 11-17.
- Février, Barral I Altet 1989** : FEVRIER (P.-A.), BARRAL I ALTET (X.), Province ecclésiastique de Narbonne (Narbonensis Prima), Paris, De Boccard (*Topographie chrétienne des cités de la Gaule*, VII), 1989 [Narbonne, p. 15-23].
- Gallia 1946** : JANNORAY (J.), Notes et informations Languedoc-Roussillon, *Gallia* 4, 1946, p. 360-362.
- Gallia 1948** : JANNORAY (J.), Notes et informations Languedoc-Roussillon, *Gallia* 6, 1, 1948, p. 360-362.
- Ginouvez 1993** : GINOUEZ (O.), Des maisons excavées à Narbonne autour de l'an Mil, *Archéologie du Midi Médiéval*, 11, 1993, p. 53-68.
- Ginouvez 1999** : GINOUEZ (O.), Le site de Saint-Félix à Narbonne : une église paléochrétienne et son environnement funéraire, *Archéologie du Midi Médiéval*, 17, 1999, p. 25-46.
- Ginouvez 2006** : GINOUEZ (O.), « Centre Hospitalier de Narbonne ». Boulevard du Docteur Lacroix, Tranche 2, rapport final d'opération, diagnostic archéologique, Nîmes, Inrap Méditerranée, 2006, 23 p.
- Ginouvez et al. 1999** : GINOUEZ (O.) dir., AMANDRY (M.), BELBENOIT (V.), DURANT (G.), FEUGERE (M.), FOY (D.), GARDEISEN (A.), MANNIEZ (Y.), PRADRIES (C.) ET RICHIER (A.), Les fouilles de l'Hôtel-Dieu de Narbonne, *Bulletin de la Commission Archéologique et Littéraire de Narbonne*, 47-48, 1996-1997, p. 115-186.
- Ginouvez et al. 2015** : GINOUEZ (O.), avec la collaboration de CANUT (V.), DA COSTA (C.), MOULIS (D.), YEBDRI (E.). *Place-du-Bourg à Narbonne (Aude)*, document final de synthèse, diagnostic archéologique, Nîmes, INRAP Méditerranée, 2015.
- Grenier 1959** : GRENIER (A.), Carte archéologique de la Gaule romaine, fasc. XII, Aude, Paris, (*Forma Orbis Romani*), 1959.
- Griffe 1943** : GRIFFE (E.), L'ancien *suburbium* de Saint-Paul à Narbonne, *Annales du Midi*, LV, 1943, p. 457-488.
- Griffe 1946** : GRIFFE (E.), *Rapport sur les fouilles de l'église St Paul de Narbonne de l'année 1946*, Toulouse, Archives Scientifiques du Service régional de l'archéologie de Languedoc-Roussillon, 1946, 5 p.
- ILGN 1929** : ESPERANDIEU (E.), *Inscriptions latines de Gaule narbonnaise*, Paris, E. Leroux, (suppl. au C.I.L. XII), 1929, II, 224 p.
- James 1977** : JAMES (E.), *The Merovingian Archaeology of South-West Gaul*, Oxford British Archaeological Reports, 1977, 2 vol.
- Joucla 1942** : JOUCLA (M. et H.), *Eglise Saint-Paul-Serge à Narbonne. Compte rendu des travaux de fouilles archéologiques*, Narbonne, 1942, Archives Scientifiques du Service régional de l'archéologie de Languedoc-Roussillon, 18 p.
- Joucla 1946** : JOUCLA (M.), Découverte de diverses substructions antiques à Narbonne, *Bulletin de la Commission Archéologique de Narbonne*, 21, 2, 1943-1946, p. 221-226.
- Joucla 1951** : JOUCLA (M.), Nouvelles découvertes de substructions antiques à Narbonne, *Bulletin de la Commission Archéologique de Narbonne*, 22, 2, 1949-1950 [1951], p. 73-78.
- Lacam 1954** : LACAM (J.), Les fouilles de la Madeleine, rapport préliminaire, *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, 23, 1954, p. 86-93.
- Le Blant 1865** : LE BLANT (E.), *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle apr. J.-C.*, Paris, Imp. Impériale, 1856-1865, 2 vol., I, CLVI-498 p. ; II, 1865.
- Mercier 2002** : MERCIER (J.), La Vie de saint Paul (-Serge), Guillaume Hulard et le manuscrit 4 de la bibliothèque municipale de Narbonne, *Hagiographie et culte des saints en France méridionale (XIII^e-XV^e siècle)*, Toulouse, Privat, 2002, pp. 285-323 (Cahiers de Fanjeaux 37).
- Merel-Brandenburg 1999** : MEREL-BRANDENBURG (A.-B.), Installations et mobiliers liturgiques en Septimanie. Antiquité Tardive – Haut Moyen Âge (IV^e-VIII^e siècles), *Hortus Artum Medievalum, Journal of the International Research Center for Late Antiquity and Middle Ages*, Zagreb-Motovun, 1999, p. 45-56.
- Merel-Brandenburg 1998** : MEREL-BRANDENBURG (A.-B.), La sculpture en Septimanie au haut Moyen Âge (VI^e-VII^e s.), *C.I.A.C.*, LIV, II, Cité du Vatican-Split, 1998, p. 637-652.
- Perret 1963** : PERRET (V.), Le paléochrétien de Narbonne, les nécropoles antiques et le nouveau sarcophage à arbres du terrain François Taffanel, *33^e-36^e congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon*, 1959-1963, Montpellier, p. 13-21.
- Perret 1956** : PERRET (V.), La fin des fouilles de la Madeleine à Narbonne, *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, 24, 1956, p. 86-100.

Sigal 1947 : SIGAL (L.), *Les premiers temps chrétiens à Narbonne (III^e-IV^e siècle) d'après l'Archéologie*, Narbonne, Secrétariat de la Commission Archéologique, 1947.

Sivan 1986 : SIVAN (H.S.), *Funerary Monuments and Funerary Rites in Late Antique Aquitaine*, *Oxford Journal of Archaeology*, 5, 1986, p. 349, fig. 12

Solier 1985 : SOLIER (Y.), *Fouille de sauvetage à l'église Saint-Paul. Narbonne*, Rapport de fouille, Archives scientifiques du Service régional de l'Archéologie de Languedoc-Roussillon, 1985.

Solier 1995 : SOLIER (Y.), *Narbonne. La basilique du Clos-de-la-Lombarde*, in : DUVAL (N.), dir., *Premiers monuments chrétiens de la France. 1. Sud-est et Corse*, Picard, 1995.

Solier 1991 : SOLIER (Y.), *La basilique paléochrétienne du Clos de la Lombarde à Narbonne*, *Revue archéologique de Narbonnaise*, 1991 (supplément 23).

Thiers 1893 : THIERS (F.-P.), *Notes sur les sarcophages chrétiens de l'église et du cimetière Saint-Paul*, *Bulletin de la Commission Archéologique de Narbonne*, 2, 1892-1893, p. 388-411.

Tournal 1864 : TOURNAL (P.), *Catalogue du Musée de Narbonne et notes historiques sur cette ville*, Narbonne, 1864, (2^e éd.), 202 p.

Vidal, Ginouvez 1994 : VIDAL (L.), GINOUEZ (O.), *Narbonne (Aude), n°18 Bd 1848, rapport d'étude d'impact archéologique, 21.02.1994 – 04.03.1994*, Archives scientifiques du S.R.A. Montpellier, 1994, 12 p.

Ward-Perkins 1938 : WARD-PERKINS (J.-B.).- *The sculpture of Visigothic France*. *Archéologia*, 87 (2^e série, vol. 37), 1938, p. 79-128.